



VICTOR LODATO

Edgar et Lucy



LIANA LEVI



Edgar a huit ans, et la peau si blanche qu'elle en est presque translucide. Ultra-sensible et délicat, il vit entre une jeune mère irresponsable, Lucy, et une grand-mère aimante mais rongée par la mort de son fils. C'est sur le lien fragile qui unit les deux femmes que l'enfant avance comme un funambule dans une existence ponctuée par les rituels et les histoires qu'il s'invente. Mais un jour, le lien se rompt, c'est la chute, et la main secourable qui se tend n'est peut-être pas celle qu'il aurait fallu saisir...

Une histoire d'amour et de deuil aux allures de thriller poétique et poignant.

VICTOR LODATO est né et a grandi dans le New Jersey. Dramaturge reconnu, il publie régulièrement des nouvelles dans *The New Yorker*, *The New York Times*, *Granta* et *Best American Short Stories*. *Mathilda Savitch* (Liana Levi, 2009), son premier roman, a gagné le PEN Center USA Award for fiction et a été traduit dans 16 pays. Il partage son temps entre l'Oregon et l'Arizona.

« Même dans les moments les plus noirs, quand ses personnages révèlent leur côté le plus obscur, Lodato les enveloppe de tendresse et de compréhension. » *The New York Times*

« Flirtant avec le danger sur plusieurs fronts, un roman plein d'esprit, d'empathie et d'humour. » *Library Journal*

Victor Lodato

Edgar et Lucy

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Carine Chichereau*

Traduit avec le concours du
Centre national du livre



Liana Levi

*En mémoire de mes grands-mères, Jo et Tess :
elles ne lisaient pas de livre mais elles m'ont tout appris.*

*Il n'y a pas de place pour le chagrin
dans une maison vouée à la muse.*

Sappho

Livre un

LE TEMPS DE FLORENCE

*Odette fit à Swann « son » thé, lui demanda :
« Citron ou crème ? » et comme il répondit « crème »,
elle lui dit en riant : « Un nuage ! »*

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*

1
Chanel N°5

Avoir une vie, c'est avoir une histoire. Même à huit ans, Edgar le savait.

Ce qu'il ignorait, c'était comment la sienne avait débuté. Le cerveau des nouveau-nés était mal dégrossi. Si on voulait savoir comment sa vie avait commencé, il fallait obtenir les informations auprès d'autres personnes.

Mais si ces gens-là mentaient ?

« Je n'arrêtais pas de m'endormir », disait Lucy en parlant de la naissance d'Edgar. Il aimait entendre cette histoire, alors il prenait garde de bien tourner la tête pour feindre l'ennui. « Même avec les douleurs, je faisais... » Et elle ouvrait la bouche pour laisser échapper un ronflement terrible, digne d'un dessin animé. « Il était presque trois heures du matin quand tu t'es décidé à pointer ton nez. »

Elle a renvoyé ses cheveux en arrière et s'est regardée dans le miroir. « Et toi non plus tu n'as pas fait d'histoires. Le docteur a dit qu'il n'avait jamais vu un gosse qu'en avait autant rien à foutre de naître. En moins de deux, tu t'étais rendormi. »

– Et après ils m'ont mis dans la boîte, c'est ça ? La boîte en verre ?

– Ouais. Parce que tu étais trop petit. Et tu as roupillé pendant une semaine. »

Edgar n'en gardait aucun souvenir.

« Tu avais la taille d'un roulé au fromage, a ajouté Lucy en frissonnant. Et tu étais si blanc, je t'ai carrément pris pour un fantôme. »

Le garçon a regardé sa mère glisser sur ses lèvres un bâton rose, couleur glaçage à gâteau.

« Tu sors, maman ? »

– Oui, je sors. Oui, je sors. »

De temps à autre, elle répondait deux fois. La première, d'une voix normale, pleinement dans la conversation ; la seconde, plus intime, à croire qu'elle évaluait le degré de vérité de ce qu'elle disait. Elle répétait ces paroles pour voir si elle parvenait à y croire elle-même. Mais la répétition manquait de conviction. Aux oreilles d'Edgar, elle semblait toujours empreinte de tristesse.

Enfin, tout ça n'avait pas grande importance pour lui. Il aimait l'écouter parler, même en sachant qu'elle n'était pas fiable. L'histoire de sa naissance ensommeillée n'était qu'un truc pour qu'il aille se coucher. Il ne lui en voulait pas. Ses tactiques étaient celles d'un enfant. Transparentes. Elle mentait, et après ? Au moins, on ne s'ennuyait pas avec elle. De sa bouche fusaient des mots interdits avec une précision de tireur d'élite. Et puis elle avait des cheveux roux – d'après ce qu'Edgar savait, personne d'autre au monde n'avait les cheveux roux. Enfin, pas comme sa mère.

Et sa voix était tellement agréable. Pareille que la dame dans la pub pour le beurre de cacahuètes, songeait-il. On les entendait dans sa voix, les cacahuètes. On en sentait pratiquement le goût ! En voyant sa mère s'énerver sur son maquillage, Edgar a eu envie d'aboyer. Il avait déjà essayé, son imitation était très bonne. Ça la faisait rire lorsqu'elle était d'humeur.

Mais là, elle ne l'était pas. Edgar le voyait bien. Ce n'était pas seulement ce glaçage sur ses lèvres (la couleur criarde mettait en valeur sa moue naturelle), il y avait aussi la robe – tellement serrée que ça l'empêchait de respirer, comme sa grand-mère quand elle montait l'escalier. Sa mère était nerveuse. Et puis elle a enfilé ces chaussures qui s'enfonçaient désespérément dans la pelouse lors des pique-niques, car elle les portait parfois en ce genre de circonstance, au grand dam de la grand-mère d'Edgar. Ces chaussures étaient rouges, aussi luisantes que des pommes en plastique.

Les chaussures de Dorothy, a pensé Edgar. La gentille fée ! Et soudain, il s'est mis à japper, incapable de se retenir.

« Arrête, a dit Lucy. Tu veux réveiller Tu-sais-qui ? »

– Non. » Pourtant Edgar a recommencé, avec un grognement en prime, cette fois.

Lucy lui faisait les gros yeux, mais l'enfant sentait poindre un sourire derrière.

« Tu ne devrais même pas être debout. Mais bon, puisque tu es là. » Elle s'est tournée face à lui. « Comment tu me trouves ? »

Ouah !

Lucy a souri sans réserve, puis ses lèvres gluantes ont frôlé la joue d'Edgar. « Et je ne veux pas te voir traîner dans le coin quand Mr S. sera là. Tu m'entends ? »

Les hommes étaient toujours désignés par leur initiale. Par respect pour son père, supposait Edgar. Son père qui était mort, et qui était toujours « Frank ». Les autres étaient réduits à une lettre, mouches noires au-dessus du corps de son père. C'était le second rendez-vous de sa mère avec Mr S., qui était boucher. Edgar était abasourdi. Comme si sa mère sortait avec un cochon – ou pire, un tueur de cochons. Grâce à la télévision, Edgar savait qu'il existait des machines capables de détecter des quantités de sang microscopiques : on en aurait sans doute découvert sur les vêtements de Mr S. Après avoir commis un meurtre, les assassins avaient beau se laver à grandes eaux, il restait toujours du sang quelque part, éclat d'une preuve, si on savait où regarder.

Pauvre maman, a pensé Edgar. Un boucher, un tueur de cochons.

« Tu lui as préparé à manger ? »

– Ne sois pas ridicule. Est-ce que j'ai l'air de lui préparer à manger ? On sort. Au lit ! » a-t-elle ajouté en lui donnant une petite tape sur les fesses.

Edgar est reparti en traînant les pieds, feignant le dépit. Arrivé à la porte, il s'est retourné pour la regarder, mais à nouveau perdue dans son miroir, elle appliquait une seconde couche de glaçage.

Edgar s'est à son tour regardé dans une glace. Teint pâle, cheveux blancs, yeux fatigués, d'un verre de mer glacée. J'aurais dû faire le cochon, a-t-il songé. Il a essayé, mais c'était beaucoup moins bien que le chien. Il faudrait qu'il s'entraîne. Du bout de son index, il a remonté son nez. L'effet était saisissant.

C'était un petit garçon fluet, aux genoux protubérants qui se cognaient partout. Des poignets si fins que l'extrémité de l'os imitait l'œil aux aguets d'un alligator. Ses mouvements étaient gauches ; immobile, il possédait une grâce naturelle, des mains remarquables à la Van Eyck, un long cou digne de Pontormo. Pourtant, dans le miroir, tout ce qu'il voyait, c'était un insecte. À ses yeux à lui, il n'avait aucun sens. Il savait que sa pâleur était une maladie, seulement ça tenait davantage de la malédiction. Les gens le dévisageaient. Et puis il n'avait pas de chair comme les autres – sa mère, sa grand-mère. Il ressemblait davantage aux morts. À son père.

« Tu ne manges rien », disait toujours Lucy.

Pourtant, il mangeait. En tout cas, il s'y efforçait.

« Il avale les petits pois un par un, avait un jour déclaré Lucy à une amie.

– C'est pas vrai ! s'était écrié Edgar. Je mange beaucoup de petits pois en même temps ! » Les deux femmes avaient éclaté de rire, et il avait quitté la pièce en trombe, malade à l'idée de rougir aussi violemment.

« Laisse-le tranquille », disait sa grand-mère. Elle était encore plus massive que sa mère, et la maigreur d'Edgar ne la dérangeait pas. Ni qu'il ressemble plus à un mort qu'à un

vivant, puisque le mort en question, le père d'Edgar, était son propre fils.

L'enfant a traversé le couloir sur la pointe des pieds pour aller jeter un coup d'œil dans la chambre de la vieille dame. Elle dormait sur le dos, son imposante poitrine montant et descendant avec une régularité rassurante. Sans bruit, il est entré dans la pièce obscure. L'un des avantages à être un insecte, pensait Edgar, c'est que personne ne vous entendait venir. La plupart des gens étaient bruyants. Avaient le pas lourd. Sa mère, par exemple. Avec ce boitement révélateur, dont Edgar ne connaissait pas les origines, son pas était reconnaissable entre mille. On savait toujours quand elle arrivait.

Sa grand-mère, en revanche, malgré sa corpulence, pouvait apparaître soudain derrière vous, sortant de nulle part. Il fallait vraiment l'aimer pour ne pas être terrifié. «La Rôdeuse», l'appelait Lucy de temps à autre. Parfois, elle sursautait lorsque la Rôdeuse surgissait à l'improviste, et Edgar avait du mal à se retenir de rire. C'était si drôle de voir sa mère, qui n'avait peur de rien, bondir en découvrant soudain cette vieille femme obèse. Un vrai sketch dont il ne se lassait pas. Et ça ne ratait jamais. Edgar se demandait si elles ne répétaient pas pendant qu'il était à l'école.

Entrer la nuit dans la chambre de sa grand-mère (il l'avait déjà fait), c'était comme pénétrer dans une grotte où vivaient des animaux. Il n'avait pas peur. Une petite bougie votive blanche dans un photophore de verre bleu brûlait en permanence, et la nuit elle projetait un éclat vivant sur le visage de Marie. Toute la pièce s'animait alors d'une vie douce et particulière. Elle semblait s'agrandir, puis rétrécir, et en restant immobile, on sentait la lueur bouger sur son corps et on pénétrait ses desseins mystérieux. Cette bougie avait quelque chose en tête, Edgar le savait. Il sentait fonctionner son miraculeux cerveau de cire.

Il a touché la tête en plâtre de Marie. Il aimait la façon dont ses mains jointes se réchauffaient au-dessus de la flamme, de même que les clochards de Tulaney Avenue, l'hiver. De grandes flammes pleines d'étincelles jaillissaient soudain des poubelles. « Ne les regarde pas », disait sa grand-mère lorsqu'ils passaient à côté. Mais il ne pouvait s'en empêcher. À ses yeux, les clochards étaient les merveilleux habitants de leur ville-jouet composée de cartons, de haillons et de sacs en plastique. Pareils à des scouts qui auraient mal tourné. Un après-midi, Edgar avait échangé un long regard avec un homme particulièrement ravagé, vêtu d'un blouson de ski jaune, une écharpe rouge effrangée autour de la tête, tel un pirate. Il avait lancé un clin d'œil à Edgar, qui avait rougi. À croire que l'autre l'avait embrassé.

À présent il attendait que la Vierge lui adresse un clin d'œil, mais puisqu'elle s'y refusait (elle ne le faisait jamais), il s'est approché du lit de sa grand-mère. Il touchait à peine terre. Par ce genre de nuits, la gravité n'exerçait aucun pouvoir sur Edgar. Ces lois étaient celles qui régissaient l'espace : impulsives, dangereuses, souples. Un mauvais geste, une mauvaise pensée et le monde tel qu'on le connaissait serait balayé, remplacé par une immensité souriante. Enfin, il a décidé de se poser, et il a atterri près du lit. Là se trouvait son objet préféré. Une veilleuse, petit disque de verre dépoli montrant en relief la fine silhouette d'un ange sur un pont. Une minuscule ampoule de la taille d'une amande, dissimulée avec art derrière le verre, donnait vie à la scène. Le pied délicat de l'ange, la pointe en avant, flottait au-dessus du pont. C'était une image immobile, pourtant Edgar n'entendait pas les choses ainsi. Il y distinguait du mouvement. Il voyait l'ange descendre, respirer – enfin, si les anges respirent ; il n'en était pas certain. Bref, il n'était pas mort ; ça, il en était sûr.

Edgar ne songeait jamais à son père en regardant l'ange, même s'il savait – de façon très vague, tel un souvenir d'emprunt – que son père était mort sur un pont. Mais ça remontait à très longtemps, avant même qu'Edgar ait prononcé son premier mot. Aussi, pour lui, son père restait dans l'ombre, dans la matière indéfinie d'un rêve à demi vécu. Il demeurait à la lisière des choses, ce n'était pas tout à fait une personne. Il n'y avait pas suffisamment de lumière derrière lui pour mettre en relief sa disparition de manière satisfaisante. Entendre sa mère et sa grand-mère parler de Frank plongeait Edgar dans la confusion. À croire qu'elles discutaient d'un ami imaginaire – et elles semblaient se disputer pour savoir à laquelle il appartenait. Edgar ne pouvait participer à ce jeu ; il n'avait pas le crédit, les autorisations nécessaires. C'était rageant.

En privé, seule avec son fils, Lucy ne parlait jamais de Frank. Avec sa grand-mère, en revanche, c'était plus difficile. Parfois, elle réussissait à le coincer et elle évoquait son défunt fils à mi-voix, théâtrale. Un vrai conte de fées. *Frankie*, elle l'appelait, parfois *Francesco* – souvent avec des mimiques ridicules. En pareils moments, Edgar se demandait si elle n'était pas un peu limitée, à moins qu'elle ne soit folle. « Quand il avait ton âge », disait-elle, ou encore : « Quand ton père était petit... » Cela donnait à Edgar le vertige. On aurait dit que la vieille femme jouait avec une machine à remonter le temps – pire : qu'elle essayait d'attirer son petit-fils dedans. Mais Edgar ne voulait pas l'accompagner là-bas, auprès de cet enfant de conte de fées censé être son père : masse informe, corps inanimé sur une route sombre, que sa grand-mère tentait d'illuminer.

« Mmmh, grommelait Edgar. Je peux aller jouer dehors? »

Il n'aimait pas parler de tout ça.

À présent, assis devant la veilleuse, il se demandait : quel intérêt d'avoir un ange au-dessus d'un pont s'il n'est pas là pour vous rattraper ? Il ne fait que gêner la circulation.

La vieille dame a remué dans son lit, mais ne s'est pas réveillée. Edgar s'est retourné pour la regarder respirer. Il aurait très bien pu se nicher à côté d'elle sous les couvertures (ça ne la dérangeait pas), mais il s'est envolé jusqu'à la commode et a ouvert le tiroir du haut. *Ne grince pas*, a-t-il prié le meuble tout en jetant un coup d'œil à la Vierge pour solliciter son aide. Ce tiroir plus fin que les autres, pareil à un tiroir à crayons dans un bureau, était rempli d'images pieuses. Petits rectangles cartonnés, portant chacun un saint criard d'un côté, et de l'autre un nom, une date et une prière. Tous, ils étaient morts ! Sa grand-mère avait beau être très ordonnée, les cartes jonchaient l'intérieur de ce tiroir dans le plus grand désordre, à croire qu'elle jouait à la pêche à la ligne. Edgar a participé en les remuant un peu plus, puis il en a pris une au hasard et l'a glissée dans sa poche. Pourquoi ? Sans raison. L'ivresse de ne pas dormir alors qu'on devrait. C'était la première fois qu'il volait.

Après ça, plus moyen de l'arrêter. Ses yeux se sont immédiatement posés sur le flacon de Chanel N°5. Il aimait sa forme très structurée, le lourd bouchon de verre, les lettres simples, en noir et blanc. Il aurait pu être étiqueté *Arsenic* ou *Soufre*, se trouver dans un laboratoire, ou un livre d'histoires ; il aurait pu y être écrit *BOIS-MOI*. Sa grand-mère l'avait depuis toujours. Il était ancien. Edgar savait que c'était un objet particulier. Le liquide d'ambre à l'intérieur de ce cube de glace creux provenait d'une source tarie. Il fallait le préserver, ce qui expliquait selon lui que sa grand-mère ne s'en servait jamais. Car d'aussi loin qu'il se rappelle, la bouteille avait toujours été à moitié pleine. Le niveau n'avait jamais

varié. Enfin, à moitié pleine, ça voulait dire à moitié vide, donc que sa grand-mère s'était montrée moins précautionneuse par le passé, qu'elle croyait que cela durerait.

Edgar ne réfléchissait pas vraiment à ces choses; il les ressentait. Parfois, il devinait que sa grand-mère avait un passé simplement à sa façon de tourner la tête, comme si la brise ébouriffait sa chevelure. Mais il n'y avait pas de vent – et encore moins de chevelure. Sa grand-mère était presque chauve et portait souvent un bandana sur la tête, à la manière des voyous.

Le passé reposait aussi dans son armoire, où il y avait des robes incroyables – certaines avec de minuscules strass cousus, d'autres avec des perles. Si elle avait voulu les porter aujourd'hui, elles se seraient déchirées, telle la chemise de l'incroyable Hulk quand il devient tout vert. Parmi les nombreuses photos exposées sur la commode, il en était une où elle était jeune, d'une minceur absolue, une cigarette à la main, un renard aux crocs acérés autour du cou. Tout cela était tellement étrange. Sa grand-mère avait vécu si longtemps qu'elle avait changé de visage. Ou peut-être qu'on lui avait volé le premier. Edgar n'en savait rien. La seule conclusion logique qu'il parvenait à extraire de tout cela (et c'était du solide) : à une époque, elle mettait du parfum, et à présent, c'était terminé. Allons, quelques gouttes ne lui manqueraient pas.

À l'instant où Edgar a touché le flacon (c'était froid!), la vieille dame s'est réveillée, à croire qu'il l'avait touchée, elle.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? »

– Rien. » Ses doigts se sont retirés.

« Pourquoi tu n'es pas au lit ? Il y a un problème ? »

L'enfant a secoué la tête et s'est approché. Il n'avait pas peur. Il a palpé la couverture là où elle recouvrait son bras.

« Où est ta mère ? Elle est sortie ? »

Edgar savait qu'il ne fallait pas répondre à cette question. Il a haussé les épaules avec langueur. Sa grand-mère n'appréciait pas que sa mère fréquente des hommes. Des *galants*, elle les appelait, même si la plupart étaient en jeans. Si jamais elle était en bas quand l'un d'entre eux passait chercher Lucy, elle se retranchait dans la cuisine et se préparait à grand bruit un café instantané, en faisant résonner sa cuillère comme un Père Noël de l'Armée du Salut agitant sa cloche.

Sa main rouge et épaisse est sortie de sous la couverture, enveloppant les doigts froids de l'enfant de sa bonne chaleur. « Tu pourrais aller me chercher un verre d'eau, mon trésor ? La cuisine chinoise, c'est salé. »

Florence parlait des plats cuisinés que Lucy avait rapportée pour le dîner. Ces attaques surprises de repas déjà prêts vexaient la vieille femme. C'était elle, la cuisinière de la famille, elle était un vrai cordon bleu – qui aurait prétendu le contraire ? – et l'idée que puisse entrer chez elle de la nourriture provenant d'un restaurant, c'était presque une insulte. Pourquoi ne pourrait-elle pas préparer tous les repas de leur vie ? C'était une joie pour elle.

Au moins, la cuisine chinoise avait du goût. Elle le reconnaissait. Elle aimait manger épicé de temps à autre, et elle avait englouti les brocolis à la sauce pimentée avec enthousiasme. En se redressant dans son lit, elle a poussé un rot prolongé. « Oh, ça recommence. »

Edgar a allumé la lumière dans la salle de bains de Florence.

« Laisse couler une minute, sinon l'eau sera trouble. »

Edgar connaissait les règles. Il est revenu avec une eau cristalline et s'est assis au bord du lit tandis qu'elle vidait le verre.

« Ahhh, ça fait du bien. » La langue de la vieille femme a dardé de manière intrigante, pareille à celle d'un lézard. « Demain, je fais des boulettes de viande. »

Sauf qu'on n'était pas dimanche. Des boulettes, un jeudi? Edgar a senti souffler l'esprit de compétition. Il savait que sa mère se moquait des boulettes. Trop gras. Un jour, elle avait tenté de convaincre la vieille femme de les préparer avec de la dinde: l'autre l'avait toisée comme si elle était folle. « De la dinde? Comment ça, de la dinde? » À croire qu'elle avait proposé d'utiliser des chaussettes, ou de la sciure. Pendant des jours, quand Lucy n'était pas là, devant Edgar, sa grand-mère grommelait en secouant la tête: « De la dinde, tu parles! »

Edgar aimait les boulettes de viande. Lorsqu'elle en préparait, sa grand-mère en mettait une de côté pour lui dans une petite assiette blanche, avant de plonger les autres dans la sauce bouillonnante. Une attention spéciale. Une boulette sans sauce, toute fraîche, rien que pour lui.

« Tu vas en faire un vrai Italien! avait plaisanté Lucy un jour.

– Il *est* italien, avait répondu la vieille femme avec le plus grand sérieux.

– À moitié seulement. Je ne suis pas italienne, moi.

– Ah non, tu n'es pas italienne, toi. » Puis elle avait posé la main sur la tête de son petit-fils tout en le regardant déguster sa boulette.

Lucy ne prenait jamais fait et cause pour les siens. Les Polonais. C'est vrai, qu'est-ce qu'ils avaient fait pour elle, ces Polaks? Au moins, les Italiens s'étaient occupés d'elle. En plus, la maison appartenait à la vieille. Lucy n'avait pourtant pas l'intention de s'éterniser là après la mort de son mari. Mais bon, ici, le petit était heureux, il mangeait.

Toutefois, le bonheur d'Edgar n'était pas sans mélange. Bien sûr, être seul avec sa mère ou sa grand-mère était délicieux. Mais lorsqu'elles étaient ensemble, ça coinçait, et Edgar le sentait à sa gorge trop sensible qui se nouait alors. Quand

les deux femmes se parlaient, Edgar avait la sensation que leurs voix fausses sortaient de son corps à lui, comme si c'était lui le menteur. À quoi était-ce dû ? Pourquoi leurs voix changeaient-elles en présence l'une de l'autre ? Au 21 Cressida Drive, il voyait beaucoup de choses, mais ne les comprenait guère. La première fois qu'il avait fait ses calculs et découvert que sa mère et sa grand-mère n'étaient pas liées par le sang, il avait eu peur. Techniquement, c'était des étrangères.

Si Frank était là, peut-être que ça irait mieux, songeait Edgar. Frank pourrait endosser une part de responsabilité. Seulement il était mort – et d'après ce qu'Edgar avait compris, les défunts n'avaient guère d'utilité, si ce n'est en tant que source de discussion à mi-voix dans les cuisines. Le fantôme, c'était son nom chuchoté ou ravalé, pareil à de l'air entre les deux femmes.

Elles étaient veuves toutes les deux. Autre point commun complexe. Edgar se souvenait du vieil homme mieux que de son père, mais ça ne signifiait pas grand-chose. Il en gardait pourtant quelques souvenirs : l'épaisse fumée de cigare autour du fauteuil inclinable de son grand-père ; qu'il ne l'appelait jamais par son nom, mais « petit », et souvent cette interpellation brutale faisait sursauter Edgar. Parfois, le vieil homme marchait en rond dans le jardin en discutant tout seul. Edgar le regardait depuis la fenêtre de sa chambre, à l'étage. Même à cinq ans, il comprenait qu'en réalité, c'était à Frank qu'il s'adressait.

Les gens continuaient à parler à Frank. Edgar ne s'y trompait pas. Élevé dans une maison hantée, il savait tout de suite quand quelqu'un s'entretenait avec un mort. On pouvait bien remuer une sauce ou se maquiller tout en arpentant un cimetière en pensée. Les veuves. Elles étaient un peu sorcières, non ? Elles avaient quelque chose de morbide. Elles étaient pleines de secrets.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

www.lianalevi.fr

Titre original: *Edgar and Lucy*

Copyright © 2017 by Victor Lodato. All rights reserved.

© 2018, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch

Photo: © Bim/Gettyimages

Cette édition électronique du livre *Edgar et Lucy*
de Victor Lodato
a été réalisée en novembre 2017 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN: 978-2-86746-980-0)
ISBN_pdf web: 9782867469824